ANDRÉ GIDE ET ROGER MARTIN DU GARD - DEUX MONDES, UN SEUL ESPACE

Asist.univ.drd. Irina Aldea, Université de Piteşti

Résumé

La correspondance d'André Gide et Roger Martin du Gard est d'un intérêt capital. Témoignage de leur amitié, elle exprime leurs vies, mais surtout leurs idées, la genèse de leurs œuvres, elle nous offre la possibilité de saisir l'opposition de leurs talents, opposition qui existe aussi entre les deux mondes représentés par les œuvres qu'ils ont créées. Dans cet article on va essayer de mettre en œuvre certaines aspects qui montrent les manières différentes dont ces deux auteurs créent leurs œuvres et aussi les influences auxquelles ils sont soumis dans l'acte de la création.

André Gide et Roger Martin du Gard ont été différents, extrêmement différents dans la façon dont ils concevaient la voie qui menait à la vérité dans l'acte de la création. La lecture de leur correspondance nous offre dans ce sens de nombreuses preuves.

Bien qu'ils appartiennent à une même réalité, ils ont réussi à créer deux mondes différents, peuplés de personnages complexes, contradictoires qui ressemblent plus ou moins à leurs créateurs.

La correspondance de ces deux grands auteurs a été le lieu où ces deux mondes ont pris des contours et ils ont même commencé à se développer. Elle nous fournit également des éléments susceptibles de témoigner de contrastes et de ressemblances, s'il y a en a, dans la façon dont chacun des deux auteurs se met à créer.

Une chose très importante à remarquer est que chacun d'eux a la tentation de s'intégrer dans la démarche créatrice de l'autre.

Des pages entières des lettres de Roger Martin du Gard à André Gide, dans lesquelles, avec une exigence pas du tout simulée, celui-ci exprime son avis sur l'écriture de Gide, ne représentent autre chose qu'un dévoilement involontaire de sa propre manière de créer. Il est tout à fait normal le fait qu'André Gide n'écrira jamais comme Martin du Gard l'aurait souhaité, mais cet échange dynamique, continu et passionnant d'idées va s'intégrer constamment dans l'esprit de l'autre :

Chacun de vos livres exprime, avec un art infini (qui nous fait pâlir d'envie), un petit coin de vie; et, sur ce point localisé il ne semble guère que l'on puisse aller plus profond. Mais aucun n'exprime la vie, je ne dis pas sottement dans sa totalité (je sais) bien, mais la vie dans sa richesse, dans sa complexité. Le jour où vous écrirez l'œuvre large et panoramique que j'attends de vous (que

BDD-A23859 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:43 UTC)

vous m'avez parfois semblé attendre vous-même tout ce que vous avez écrit jusque-là paraîtra une série d'études préparatoires, âprement consciencieuse, frémissantes de génie, mais de génie contenu volontairement limitées, des études parfaites, mais des études enfin.[1]

A travers les opinions de Gide sur les *Thibault* comme à travers celles de Roger Martin du Gard sur le roman gidien *Les Faux monnayeurs* apparaissent clairement les oppositions de leurs esthétiques.

Cependant leurs discussions sur l'objectivité et la subjectivité ou sur la composition ne finissaient jamais par une dispute.

Il n'en était plus tout à fait de même lorsqu'ils confrontaient leurs admirations littéraires peut-être parce qu'il est plus facile de se dire à propos d'un tiers ce qu'on n'eût osé se dire directement.

En comparant la sympathie et l'antipathie que leur inspiraient réciproquement ces deux romanciers, ils ont été amenés à approfondir leurs affinités contraires et à mieux comprendre la nature même de leurs propres oppositions. On peut contester qu'ils se soient fait l'un et l'autre de Dostoïevski et de Tolstoï une image fidèle, mais l'important en ce qui les concerne est qu'ils aient projeté sur ces deux types foncièrement différents de créateurs, leurs finalités personnelles.

Si on se rapporte à Roger Martin du Gard et à André Gide ainsi qu'à Tolstoï et Dostoïevski à qui ils se comparaient plus ou moins on peut dire que Martin du Gard et Tolstoï sont les romanciers qui veulent fixer une certaine image du monde où ils vivent, tandis que les deux autres, Gide et Dostoïevski opposent au monde extérieur les mondes personnels où ils se débattent.

Lorsqu'il a reçu le prix Nobel Roger Martin du Gard avait déclaré qu'il aimait à croire que les académiciens suédois avaient voulu rendre un hommage indirect a sa dévotion pour Tolstoï et aux efforts qu'ils avaient faits pour profiter des enseignements de ce génie. C'est en évoquent la grande figure de Tolstoï que Roger Martin du Gard a esquissé le portrait de ce qu'il appelle le *romancier –né :*

Le romancier-né se reconnaît à cette passion qu'il a de pénétrer toujours plus avant dans la connaissance de l'homme, et de dégager en chacun de ses personnages ce qui est la vie individuelle, ce par quoi chaque être est un exemplaire qui ne se répétera pas. Il me semble que si l'œuvre d'un romancier a quelque chose de survivre, c'est seulement par la quantité et la qualité des vies individuelles qu'il aura su fixer. Mais ce n'est pas tout. Il faut, aussi, que le romancier possède le sens de la vie en général ; il faut que son œuvre soit le témoignage d'une vision personnelle de l'univers. Là encore, Tolstoï est le grand maître. Chacune de ses créatures est plus ou moins obscurément hantée par une préoccupation métaphysique ; et chacune des expériences humaines dont il s'est fait l'historien implique, plus encore qu'une enquête sur l'homme une anxieuse interrogation sur le sens de la vie.[2]

BDD-A23859 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:43 UTC)

Autant Roger Martin du Gard se sentait à l'aise dans le monde de Tolstoï autant il se sentait dépaysé dans celui de Dostoïevski.

Le monde créé par Dostoïevski le troublait. Il considérait que son monde était parsemé de contradictions surprenantes, de sentiments discordants, un monde presque incohérent. Dans une lettre à André Gide avait affirmé que :

Dostoïevski était un écrivain qui ne pouvait nous enseigner que des trucs.[3]

Gide avait répliqué que là où Roger Martin du Gard voyait chez Dostoïevski des artifices et des trucs, il ne voyait, lui, que l'art de mettre en scène avec une profonde et authentique sincérité ses démons intérieurs, autrement dit ses nécessités internes :

Ce qui me plaît chez lui : c'est que, précisément, il ne se laisse jamais emporter par son habileté de conteur, et que chacune de ses habiletés reste profondément motivée, exigée par son démon intérieur. C'est là précisément, ce que je ne sens pas dans Tolstoï, et c'est pour cela qu'il m'ennuie. Ce qui importe chez lui n'est jamais la peinture elle-même et l'acte extérieur de ses personnages, mais il confie à chacun d'eux quelque mystérieuse angoisse qu'il lui importe de faire partager au lecteur. Et qui ne comprend du reste que l'art puisse se passer d'angoisse, et qu'une peinture parfaite n'a nul besoin d'être révélatrice d'un tourment.[4]

C'est parce que l'œuvre de Dostoïevski lui paraissait révélatrice d'une angoisse et d'un tourment qu'il la trouvait pleine de choses neuves et importantes.

Roger Martin du Gard voyait en Tolstoï l'écrivain dont le but était uniquement de rendre clair et peut-être uniquement à ses propres yeux, ce qu'il a vu de son pénétrant regard d'observateur.

Par rapport à Gide dont le monde était toujours dominé par l'inattendu, par l'exceptionnel, par l'inconnu, le monde de Roger Martin du Gard était soumis aux souvenirs. Il avait noté, le 21 novembre 1949, dans son Journal :

Le romancier en moi, ne se meut à l'aise que dans le passé, dans un monde recréé par le souvenir. D'où l'impossibilité d'utiliser dans mon œuvre les événements récents. D'où également, ma façon de travailler : un premier jet informe que je laisse dormir quelque temps ; et, quand j'y reviens, les scènes que j'ai vaguement imaginées, entrevues, deviennent pour moi autant de souvenirs personnels, authentiques, que je m'applique à faire revivre.

Roger Martin du Gard avait besoin de croire très fort à ce qu'il invente. Pour leur donner tout leur poids, il faut que les scènes qu'il a entrevues aient pris la consistance de souvenirs vrais. Au départ, chez Roger Martin du Gard il y a l'imagination qui lui a permis de tracer les grandes lignes d'une ou de plusieurs destinées. Pour raconter ses destinées, un certain nombre de scènes sont à inventer. Le travail porte sur la rédaction de ces scènes.

BDD-A23859 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:43 UTC)

Gide apprend son œuvre au fur et à mesure qu'il l'a crée. Son monde est ouvert à une recherche continuelle, surprenante. C'est dans ce sens que le célèbre débat *forme et fond* a eu lieu.

Roger Martin du Gard estimait qu'on peut et qu'on doit même les dissocier. Il considérait que, pour ne l'avoir pas fait, Gide a été amené à rééditer quantité de lieux-communs. Roger Martin du Gard donnait l'exemple des *Interviews imaginaires* où les idées apparaissent d'une grande pauvreté si on les dépouille de leur forme gidienne.

Il affirmait dans son Journal, le 17 mars 1942 :

C'est le danger d'une pensée qui, toujours naît avec sa forme.

Pour moi, le fond et la forme sont aussi distincts que le lièvre et la sauce. Est-ce que le lièvre naît en civet ? Assure-toi d'abord que ton lièvre est bon, et ne te contente pas de confectionner une sauce succulente autour d'un vieux lièvre fourbu.

Roger Martin du Gard n'aurait jamais conçu l'idée de commencer la rédaction d'un roman en se fiant à son imagination. Il avait besoin de parfaitement savoir où il allait. Il avait besoin d'un sujet, de personnages, d'une histoire. Il devait toujours travailler d'après un plan. Il voulait que son roman représente une enquête capable de nous apporter un lambeau de vérité supplémentaire.

Finalement, ce qui animait les deux auteurs était le désir de faire survivre, dans la lutte avec le temps, les mondes qu'ils avaient créés, et de prolonger ainsi leurs propres vies. Leur amitié se rejoignait, on peut le dire, dans l'espoir commun de conjurer l'oubli.

Notes :

1. Gide, A., Martin du Gard, R., *Correspondance*, t. I, Éditions Gallimard, 1968, lettre du 22 juillet 1920, p153
2. Roger Martin du Gard in *Martin du Gard* par Jaques Brenner, Librairie Gallimard, Paris, 1961
3. Gide, A., Martin du Gard, R., *Correspondance*, t. I, Éditions Gallimard, 1968, lettre du 14 novembre1930, p.420
4. *ibidem,* lettre du 26 novembre, 1930, p.424

Bibliographie :

Brenner, J., *Martin du Gard,* Paris, Librairie Gallimard, 1961

Blanchot, M., *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, col. « Idées »

Dälembach, L., *Le récit spéculaire. Essai sur la mise en abîme*, Paris, Éditions du Seuil, 1977

BDD-A23859 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:43 UTC)

Gide, A., *Les Faux-Monnayeurs*, Paris, Librairies Gallimard, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1925

Gide, A., *Journal*, Œuvres complètes d'André Gide, Édition augmentée de textes inédits établie par L. Martin – Chauffor, NRF, 1933

Gide, A., Martin du Gard, R., *Correspondance*, t. I, II, Paris, Éditions Gallimard, 1968

Mavrodin, I., *Poietică şi poetică*, Bucureşti, Editura Univers, 1982

Mavrodin, I., *Modernii precursori ai clasicilor,* Cluj-Napoca, Editura Dacia 1981, col. « Discobolul »

Martin du Gard, R., *Journal*, Paris, Éditions Gallimard, 1992

BDD-A23859 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:43 UTC)